

## WRECK. LES BOIS FLOTTÉS DE BERTRAND DORNY

Naufrage. Wreck. Du fracas là-dedans. Il y a quelque chose qui brise dans ces mots. Ce sont ces consonnes, fr, wr. Dans le français « épave », non, rien de tel. Une épave, ça a l'air couché, bien tranquille, dans la vase, attendant le scaphandrier. Ça évoque tout de suite des vieilles bouteilles, des trésors ensevelis, ça se situe dans l'imaginaire un peu au-delà de la cave. Rien d'épique dans l'épave. Peuple, langue de paysans... Tandis que dans le « shipwreck »... Il y a tout le glissement harmonieux du bateau, de l'onde qui va vous lui, shh..., comme une femme, comme le féminin qui est le genre des bateaux en anglais, c'est du Coleridge, de l'allitération délicate, « the fair breeze blew, the white foam flew, the furrow followed free », et puis soudain... Crrac ! Trafalgar... Rafale de « R »... Ça barde, mes lascars... La tragédie rôde par-là. Un autre mot encore me vient à l'esprit, dont j'ai longtemps cru qu'il était parfaitement français, mais il se trouve qu'il est anglais : « derelict », qui désigne un objet abandonné aux flots. Nous, qui sommes des psychologues, ne connaissons que « déréliction » : mais « derelict », c'est une chose shakespearienne. Le destin passe à travers. Le royaume du roi Lear, mettons.

Alors voilà, la première chose qui me plaît, me frappe, dans les bois flottés de Bertrand Dorny, c'est cela : cette mise en forme du désastre. Sans vouloir être trop phraseur, ou philosophe à bon compte, je dirais volontiers que tout art revient à cela : faire du beau à partir du désastre. Exprimer la part d'harmonie que recèle le chaos. Ses marqueteries d'épaves, ce sont des compositions serrées nées de l'épars, de l'organisé surgi du désordre. Des constructions bâties sur de la ruine. On l'imagine errant sur les plages à la recherche de ces « derelicts » que la fortune de mer propose à la terre : « limicole », c'est ainsi qu'on appelle ces oiseaux élégants, précis, au pas pressé, au bec fureteur, qui arpentent le rivage en quête de provende. Tout le contraire d'un naufrageur, puisqu'il va réassembler ce que le hasard a désassemblé, relier ce qui a été délié. Donner un nouveau cours, une nouvelle chance, à ce dont le terme est arrivé. Et cela me fait penser à une phrase de *Rivage des Syrtes* qui a traversé, insistante, mon enfance littéraire ; par la suite, je m'en suis un peu éloigné, de cette phrase, parce que tout de même elle a un côté pompeux qui m'irrite, mais enfin, elle est belle aussi, à sa façon guindée : « Une barque qui pourrit sur la grève, celui qui la rejette aux vagues... il peut être dit insoucieux de sa perte, mais non pas du moins de sa destination ». Un gardien de musée, un jour, a présenté à Bertrand Dorny son frère, marin pêcheur. Tout ce qu'il avait sauvé de son bateau, c'était quelques bordés fracassés, qu'il voulait lui offrir. Ils survivent maintenant, pris quelque part dans un de ces âpres bas-reliefs. Les bois flottés de Dorny, ces jonchées dramatiques, ce sont des descentes aux enfers et des Résurrections.

Tous ces tissus de bois sont comme traversés de couteaux, de lames. Éclats oblongs, faisceaux roides, varangues courbées comme des arcs. Là, le souvenir qu'une libre rêverie m'inspire, à leur vue, c'est le hérissément des lances dans les *Batailles...* d'Uccello. Gerbes mortelles sur le ciel noir. On cherche les têtes de chevaux démoniaques, aux yeux blancs. A la place, on trouve des mots disloqués, un discours pulvérisé, un cryptogramme qui semble inviter à une reconstitution, à un déchiffrement. Une histoire, des histoires se cachent sûrement derrière ces mots à la côte. MARTINS & SANTOS, de quoi s'agit-il ? Est-ce une marque de porto ? Le nom d'une agence maritime dans laquelle on imagine qu'a travaillé en son temps, pourquoi pas, Fernando Pessoa méditant l'*Ode maritime* de son hétéronyme Alvaro de Campos ? Il y a RAIN et tout son cortège de pluies océaniques, une BAIGNADE bleue, à CASABLANCA peut-être, avec une femme qui ne laisse voir que son pronom, SHE, un bout d'ARGEN qui serait le métal qu'elle portait au poignet ou bien une écharde de Buenos Aires où nous voulions aller danser le tango, de prosaïques TOMATOES que nous aurions mangées ensemble ? À la fin de tout ça, impérieux, un ATT rouge nous prévient : il y a la MORT, et un RIE qui semble bien être un messager tronqué du néant. Mais on peut battre les cartes et lire l'histoire autrement : nous irons, belle Argentine, nous baigner sous la pluie tiède, à Casablanca, nous boirons du porto en croquant de petites tomates écarlates, et la mort ne pourra rien contre nous. Allons, c'est mieux.

C'est mieux et c'est plus juste car il y a aussi, paradoxalement, une grande douceur dans ces puzzles. Celle qu'on trouve aussi à ces fragments de verre, tessons de terre cuite, de brique ou de céramique roulés par la mer qui attirent invinciblement le doigt et l'œil (c'est, en ce qui me concerne, une des menues émotions qui me vient, inaltérée, toujours aussi vive et naïve, de l'enfance). Douceur des couleurs, où dominent les teintes savoureuses, de blé et de seigle, du bois, les noirs goudronnés, les blancs savonneux, avec des éclairs de rouge, de bleu, de vert, mais noyés, lavés par la mer, nullement agressifs en général. « Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures / L'eau verte pénétra ma coque de sapin »... : impossible, là, de ne pas évoquer le *Bateau ivre*. Douceur au toucher, aussi, du bois patiné, poncé par le raclement des vagues, le papier de verre du sable. On croit y discerner cette légère dentelle de sel qui festonne parfois le corps des belles nageuses. Et ce n'est pas seulement la force des marées qui a poli ces surfaces, mais aussi l'usage humain. On devine des mains, des pieds en mouvement, des contacts répétés, une usure laborieuse, toute une foule de peaux calleuses empoignant, foulant, agrippant. Un peuple obscur au travail. Il y a dans ces grandes éclisses une mémoire corporelle. On touche, on voit du savoir-faire, de l'habitude, de l'angoisse, de la peur. Ces bois flottés sont des bois humains. Comme de grands ex-voto adressés aux dieux de ces confins que brouille la brume et frangent les brisants.

**Olivier Rolin**

*Exposition des bois flottés de Bertrand Dorny: Musée des Jacobins, Morlaix (3 novembre 2000 – 15 janvier 2001).*